

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent WEINSTEFFER

Revue du Mois

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1904, tome 6, p. 148-151

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

REVUE DU MOIS

On nous a raconté ces jours-ci, un trait, un mot d'une candeur touchante. « Que de vilaines choses, disait Mme Loubet, se passent en France, heureusement que « nous » n'y sommes pour rien ! » — Nous !... ce « nous » est vraiment délicieux ! M. Loubet n'est pour rien dans le bouleversement actuel du pays qui s'agite près de nous. Vous avez donc tort, vous tous, qui accusez à tort et à travers ce pauvre président de signer et contresigner, jusqu'au dernier, tous les décrets qu'on lui présente au saut du lit. Elle n'est pourtant pas contrefaite cette griffe qui se prête si gracieusement à toutes les lubies de M. Combes et qui hier encore rappelait de Rome l'ambassadeur de France auprès du Vatican ! Si ce n'est pas « nous, » Madame, qui est-ce donc ? Pour l'amour de Dieu, dites-le et découvrez-nous le mystère qui se cache sous votre exclamation. Vous n'avez pas pour excuse la chaleur communicative des banquets; c'est, paraît-il, à un simple « five o' clock » que vous avez

laissé tomber de vos lèvres cette parole qu'il faudrait graver en lettres d'or sur la porte d'entrée du palais qui vous sert de chaumière et où vous voyez défiler ce que la société française et étrangère compte de plus illustre et de plus distingué. Ce n'est pas « nous » ! oh ! qui l'eût dit ? et surtout qui l'eût cru ?

M. Emile Combes, est-ce lui, voyons, qui se permet de rappeler le Pape à l'ordre comme s'il s'agissait d'un sous-préfet ? Est-ce lui, oui ou non, qui mobilise tons les Apaches de France et de Navarre pour monter à l'assaut de l'Eglise ? A Marseille, à Tréguier, à l'Est et à l'Ouest, n'est-ce pas lui qui excite les uns contre les autres, les enfants du même pays ? — Ah certes ce n'est pas M. Combes qui désavouera son œuvre ; il s'en glorifie hautement et s'enivre des adresses de félicitations qu'on lui envoie sur ce qu'on a le toupet d'appeler, dans l'argot de son monde à lui, son action nettement républicaine. C'est vraiment dommage de voir mettre l'étiquette républicaine sur une besogne comme la sienne ! On se demande ce qu'il peut bien y avoir de républicain dans cette marmelade de curés, de religieux, de bonnes sœurs et de chers frères, que le président du Conseil sert à ses invités ? On commence, malgré tout, à être fatigué, mais si avant d'arriver au dessert que M. Combes promet au prolétariat depuis qu'il est au pouvoir, il veut encore rompre le « Concordat », ma foi, qu'il y aille ! mais qu'il se dépêche et qu'il ne laisse pas à d'autres le soin de mettre le sapin sur l'édifice si nettement républicain qu'il a dressé depuis deux ans, en face des droits de l'homme et du citoyen. Nul n'est aussi qualifié que lui pour donner le coup de grâce aux dernières libertés que les catholiques, pauvres parias de la troisième république, ont tant de peine à sauver du désastre ! Et quand tout sera fini, archifini, on recommencera ; l'histoire on l'a dit, est un perpétuel recommencement. Il y aurait peut-être moyen de corriger cette formule, elle n'est pas si parfaite que cela, mais quand on a vu brûler sa maison, de la cave au grenier, on se remet à la construire avec plus d'empressement que s'il en était resté quelque chose ; l'horreur du provisoire et le désir de se mettre à l'abri opèrent des prodiges ; à ce compte-là, l'histoire est un perpétuel recommencement.

Les honnêtes gens, en France, semblent finir par le comprendre. Leurs dernières élections municipales sont loin de ce qu'on aurait pu espérer après les hauts faits du bloc, et qu'on était en droit d'attendre d'une nation désireuse de marcher en tête de la civilisation. Mais, enfin, ne faisons pas trop les difficiles, il y a un effort, une tendance à sortir des ruines si nettement républicaines que le gouvernement s'est plu à accumuler sur toute l'étendue du territoire, et tout effort mérite de la considération ; il redonne du courage et autorise l'espoir. Des

gens grincheux, aux digestions pénibles, ne voient que le mal qui se fait ; soyons de ceux qui saluent avec joie les moindres signes de réveil et de résurrection. A supposer même que M. Combes n'arrive pas à ses fins, et qu'il marche sur une pelure d'orange avant de toucher au terme de ses ambitions, il faut, dès maintenant, faire la part du feu et reconstruire à côté, sur des pierres empruntées au vieil édifice national de la France, un bâtiment plus conforme aux temps nouveaux. La rupture même du Concordat n'est pas une raison de désespérer de l'avenir. Ou a vu, et on voit encore assez souvent des pays grandir et prospérer sous le régime de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. De même qu'il y a des frelons il y a toujours des abeilles : Dieu a donné à ces dernières un instinct merveilleux qui veut qu'à chaque printemps elles travaillent à de nouveaux rayons, et, en France, pays de labeur social et d'industrie chrétienne il y aura toujours assez d'abeilles pour rétablir la ruche brutalement détruite par la main maladroite de celui qui n'était ni social ni chrétien ; pour être social il faut aimer les hommes, tous les hommes ; pour être chrétien, il faut aimer Dieu, et le malheur de la France actuelle est d'être gouvernée par des gens qui sont tout excepté cela.

En laissant toutefois de côté ces théories de réaction salutaire il est incontestable — comme le dit Madame Loubet — qu'il se passe de vilaines choses, pour le moment, de l'autre côté du Jura, les plus optimistes sont dégoûtés de la tournure que l'ancien séminariste a su donner aux affaires, il a le diable au corps cet homme-là ! Il espère peut-être pouvoir calmer toutes les passions qu'il a déchaînées une fois qu'il aura soit disant débarrassé la France du spectre clérical, mais sa belle assurance ne rassure que ceux qui auront leur part à l'assiette au beurre. On a beau être la force et la majorité, on reste à la merci de ce que les païens appelaient le hasard et que nous appelons la Providence.

Là-bas, sur les rives du Yalou, aux frontières de la Mandchourie, des milliers de Russes sont déjà tombés dans les pièges et sous les balles de leurs ennemis ; l'étoile sur laquelle ils comptaient les a lâchés dès les premiers engagements et rien n'est moins certain que leur triomphe final, ils sont la force pourtant et le nombre ! Il suffirait même que la Chine aubliât sa neutralité pour faire entrer dans une phase des plus redoutables le terrible conflit russo-japonais. On espère encore qu'il n'en sera rien et que la guerre demeurera limitée entre les deux belligérants de la première heure ; les Etats-Unis et l'Angleterre aux appétits légendaires et aux ambitions démesurées, pourraient certainement faire dévier la question et compliquer la situation, mais alors ce serait une guerre générale, un branle-bas de toutes les

puissances et un remue-ménage d'alliances que rien, Dieu merci, ne nous fait encore prévoir. L'empereur allemand a bien lancé quelques phrases incendiaires dans ses plus récents discours, mais il aime ce genre d'éloquence et il a autant d'intérêt que personne à laisser au fourreau l'épée de ses glorieux ancêtres. Le tour de valse de l'Italie avec la France lui avait donné sur les nerfs et il s'est borné à faire comprendre qu'il consentait à la réconciliation, mais qu'il avait horreur de nouvelle combinaisons.

Il est consolant, au milieu du tapage combiste et du bruit des torpilles japonaises, de voir que les petits peuples conservent leur calme et leur sérénité. La Suisse, et en Suisse le Valais surtout, se plaisent aux fêtes de la paix ; tantôt ce sont les musiciens, tantôt les instituteurs qui se réunissent en congrès, et après eux, les étudiants veulent avoir le tour. De toutes parts on inaugure des chemins de fer, et c'est à qui pendra la crémaillère. C'est à peine fini qu'on pense déjà aux festivités de l'an prochain ; il faut bien qu'on fasse sortir de leur gaine ou de leur armoire les drapeaux que l'Eglise et l'Etat ont comblés de leurs bénédictions. Est-ce un bien ? Est-ce un mal ? La question vient d'être étudiée dans différents organes de la presse suisse ; les uns sont pour, les autres sont contre et les deux ont raison. Il est évident que si les fêtes rapprochent les hommes et leur permettent de se mieux connaître, elles n'atteindraient pas leur but si elles devaient établir un contraste trop flagrant entre les discours du matin et les réunions de l'après-midi ou si elles devaient rester sans lendemain dans le cours habituel de la vie. Nous n'en sommes pourtant pas moins convaincus de la nécessité de ces anniversaires, de ces fêtes, de ces réunions qui viennent rompre la monotonie de la vie et faire une trêve heureuse à l'isolement fâcheux dont nous souffrons si souvent. A ne se réunir qu'au jour de la bataille, on court le risque de ne pas se réunir du tout, et plus d'un a vu s'éloigner de lui, dans l'épreuve, celui qu'il a dédaigné, soi-disant philosophiquement, à l'heure de la bonne et franche gaité. Nous sommes ainsi faits que si nous avons su rire ensemble, au bon moment, nous aurons moins de peine à nous retrouver pour mettre en commun nos peines et nos travaux. Soyons sages, il le faut, mais n'oublions pas que l'excès en tout est un défaut.

L. W.